



Érémeï Aïpine

La Mère de Dieu
dans les neiges de sang



Paulsen



Dans les années 1930, les éleveurs de rennes de la Sibérie occidentale se voient imposer collectivisation, sédentarisation, russification et athéisme. Les soldats rouges, sûrs de leur bon droit, frappent sans états d'âme, semant la terreur sur leur passage. Le voyage en traîneau de l'héroïne, parcours initiatique à travers les douleurs, aidera-t-il à sauver l'âme d'une civilisation ?

En digne héritier de chamanes et de conteurs, Érémeï Aïpine entrecroise ici la mémoire de son peuple et les archives récemment ouvertes, pour livrer un exceptionnel témoignage littéraire sur la répression stalinienne dans les campements de la taïga et de la toundra.

Un récit puissant où s'entremêlent corps disloqués des victimes, chatoyance des étoffes et joyeuses sonorités des grelots, pour créer un tableau intense et coloré qui vire au rouge sang. On trouve dans ce récit toute la poésie des textes fondateurs.

Grande figure du monde autochtone sibérien, Érémeï Aïpine, Khanty de l'Est, est né en 1948 dans le District autonome des Khantys-Mansis. Il commence à écrire de la poésie et de la prose dès la fin des années 1960. Parallèlement à son travail d'écriture, il prend une part active à la vie publique, défendant la cause autochtone aussi bien à la Douma régionale qu'à l'ONU.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

ÉRÉMEÏ AÏPINE

La Mère de Dieu
dans
les neiges de sang

EXTRAIT NUMÉRIQUE

Traduit du russe (Sibérie) par
Anne-Victoire Charrin et Anne Coldefy-Faucard



Paulsen

CHAPITRE I

Brandissant un revolver, le chef des Rouges fit irruption dans le tchoum¹ en criant : “Que personne ne bouge !” Le regard oblique, il fouilla avec rage les couchettes. La partie gauche de la tente était vide, mais à droite était assise une femme, la Mère des Enfants, occupée à bercer, occupée à calmer un bébé qui vociférait. Un visage de fillette, effrayé, noyé de larmes, se dissimula dans son dos et, derrière encore, un petit garçon de dix ou onze ans, accroupi, les yeux rivés sur l’entrée de l’habitation.

Le chef abaissa légèrement sa main qui tenait le revolver et hurla :

“Si-i-lence !”

Les pleurs s’arrêtèrent net. Même le bébé se tut un instant. Seul le tapage des soldats qui avaient envahi le campement résonnait maintenant derrière la couverture de fourrure du tchoum. Durant cette pause, le chef, son revolver braqué sur le petit garçon, lui commanda d’approcher :

“Viens ici !”

Le gamin ne broncha pas.

La Mère des Enfants tressaillit. Elle mesura du regard l’envahisseur honni, au visage gelé, puis, se penchant vers son fils comme si elle voulait le protéger de son corps, martela avec dureté :

“Il n’a pas touché au fusil !”

– On vous connaît : il n’y a pas touché ; eh bien, il le fera ! répondit le chef d’un ton tranchant.

– Je te dis qu’il n’a pas tiré, le feu m’en est témoin !”

D’un mouvement de la tête, elle indiqua le foyer, là, au centre du tchoum, où

se consumaient les dernières bûches.

“Il n’a pas tiré, eh bien, il tirera ! répéta le chef dans un rictus.

– Il est encore petit !

– Eh bien, il grandira... et deviendra un bandit.”

La Mère des Enfants jura sur le feu omnipotent, jura sur le feu omniscient, mais l’intrus ne la crut pas. Visiblement, son tour était venu. Dans cette guerre, les Ostiaks combattaient les uns après les autres, en respectant un ordre précis. Au début c’étaient les hommes qui se lançaient dans la bataille, puis, quand ils mouraient, les femmes prenaient la relève, et en dernier lieu les enfants, ceux qui pouvaient déjà manier une arme. Au-dehors, la fusillade s’était tue. Tous les hommes avaient donc péri. Leur voisine, une Nénètse, avait été tuée peu avant la fin du combat, sur le sentier qui menait du tchoum à la station de traîneaux. À présent, son heure avait sonné. Mourir dignement n’était pas une mince affaire... Elle avait protégé ses enfants des tirs et des balles perdues, avait su retenir son fils à la maison.

Prenant appui sur son bras gauche, elle se souleva doucement, tenant de son bras droit son bébé serré contre elle. Une fois debout, elle le fit passer sur le côté gauche, se redressa et leva bien haut la tête. Son châle tomba sur son dos, découvrant deux grosses nattes noires. Son vêtement de fourrure, retenu par une ceinture, ne lui couvrait que l’épaule gauche ; l’autre, ainsi que la poitrine et le bras droit étaient dénudés : c’est ainsi que les femmes ostiakes donnent le sein. La Mère se ressaisit soudain, ferma le dernier bouton du col de sa robe et prit une pose commode. Elle laissa glisser son dernier-né sur son ventre, à la hauteur de sa ceinture, rejeta son corps et sa tête en arrière, afin de ne pas écraser son petit au cas où sa chute l’entraînerait vers l’avant. Puis elle s’avança d’un pas, pour ne pas heurter les enfants si elle partait en arrière. Bien que de petite taille – elle n’atteignait pas même l’épaule du Commandant –, de ses coudes largement écartés, de ses épaules redressées, de ses cheveux hérissés sur sa tête, de son ample manteau de fourrure, de tout son corps elle protégeait ses enfants dans le nid familial. Après sa mort, elle en était sûre, le Père d’En-haut ne les abandonnerait pas.

Ainsi campée – dans cette posture prise d’instinct et sans aucun doute la plus

sûre –, la Mère des Enfants, la rage au cœur, plongea son regard brûlant dans les yeux troubles du chef et cria d'une voix profonde, cria d'une voix qui montait des entrailles :

“Tue-moi la première !”

Surpris par l'attaque, le chef recula. Incapable de soutenir les yeux de feu de la Mère, il se mit, malgré lui, à bouger la tête de droite et de gauche. Et c'est alors qu'il vit une autre femme à l'enfant. Elle serrait son bébé contre son épaule droite et sa main gauche était levée vers sa poitrine en signe d'invite ; de sa face resplendissante irradiait une paisible lumière ; elle le fixait, humble et bonne. Il se tourna à nouveau vers la femme mauvaise et colère. Ses yeux exorbités, injectés de sang, allèrent de l'une à l'autre, de l'humble et bonne à la mauvaise et colère, de la mauvaise et colère à l'humble et bonne. Le chef ne comprit pas tout de suite qu'il avait devant lui une icône de la Mère de Dieu. L'image sainte était suspendue à l'une des fines perches du tchoum, juste en face de l'entrée. En pénétrant dans la tente, il n'avait fouillé du regard que la partie basse, négligeant le haut. Or c'était là qu'était niché, pour reprendre son expression, “l'opium du peuple”. S'adressant maintenant à la Mère des Enfants en fureur, il demanda, braquant son revolver sur l'icône :

“Qu'est-ce qu'elle fait là, cette sal...?!”

Il lâcha son injure avec délectation.

La Mère des Enfants n'entendit pas ou ne comprit pas la question. Elle était prête et attendait sa fin. Mais ce dernier instant tardait à venir. Cela devenait une torture et, dans sa fureur, elle se mit à hurler :

“Tue-moi !...”

Ahuri, le chef tourna la tête : il lui semblait que la Mère de Dieu avait parlé, que sa voix s'était élevée le long du cône du tchoum, jusqu'au trou de fumée. Le corps secoué de convulsions, il déchargea son revolver sur l'image sainte, effectua un demi-tour et bondit hors de l'habitation, s'empêtrant dans le pan de fourrure de l'entrée.

Aux coups de feu, les soldats se précipitèrent vers la tente. Le chef, le Commandant, donna un coup de crosse au premier qui lui tomba sous la main : “Où tu fonces comme ça ?” À ce moment-là, son bras droit, un homme qui n'avait

que la peau sur les os et l'épaule gauche nettement plus basse que l'autre, s'approcha d'un bond et lui fit son rapport :

“Deux tués, dont une femme. Un blessé. Un autre a échappé à une grenade et s'est enfui... Dans une tente, une femme, un gamin, deux petits. Trois chiens, dont un abattu. Un chasseur du Salym² s'est distingué... Un certain Mni... Tchnm... Un nom à coucher dehors, impossible à prononcer...”

Le Commandant l'interrompit et se fit conduire auprès du Maître du tchoum qui avait été blessé. Deux gardes rouges le tirèrent par les jambes d'une petite tranchée de neige creusée sous les traîneaux et le jetèrent aux pieds du chef. Sa malitsa³ était remontée jusqu'à la taille et l'on voyait le sang suinter de ses jambes brisées. Le blessé fut retourné sur le dos. Le Commandant tressaillit : “Zoltane ?” Des yeux d'un noir ardent le fixaient. Il revit le Zoltane, internationaliste madyar⁴, avec lequel il avait marché contre Koltchak⁵ et traversé l'Irtych sur une glace encore trop fine, aux abords d'Omsk. Sans Zoltane, à l'heure qu'il était, ses os reposeraient au fond du fleuve. Il se noyait quand le Madyar lui avait tendu une perche et l'avait tiré, transi de froid, sur la glace salvatrice ; il lui avait porté les premiers secours et, aidé par l'infirmier, l'avait frictionné à l'alcool...

Sans en avoir conscience, il se mit à fixer le visage du blessé, cherchant des ressemblances : la fente des yeux était exactement la même, ni asiatique ni européenne, mais entre les deux, ostiako-madyare ; des arcades sourcilières très saillantes ; des pommettes qui remontaient vers les tempes ; un gros nez au bout légèrement retroussé ; des cheveux frisés noirs.

Il avait entendu dire que les Ostiaks étaient apparentés aux Madyars, mais il n'avait pas songé qu'ils fussent si proches. Quand ces peuples avaient-ils pris des chemins différents ? Bien des siècles avaient dû s'écouler depuis ! Et, voyez donc : ils se ressemblaient comme des frères ! Mais l'un était un ami, l'autre un ennemi...

Le blessé gémit, ouvrit les yeux et, apercevant le visage du Commandant congestionné par le froid, surmonté du bonnet à pointe⁶, remua les lèvres.

“Qu'est-ce qu'il dit ?” demanda le chef d'un ton cassant.

Un Ostiak originaire de la rivière Salym se pencha sur le blessé pour mieux

saisir ses paroles, puis se redressant :

“Il est de la rivière Agane.

– Et alors ?

– Il parle un autre dialecte.

– Et alors ?

– Je ne le comprends pas.

– Tu ne le comprends pas ?!” s’étonna le chef, le Commandant, avec un froncement de sourcils menaçant.

L’homme du Salym se pencha à nouveau vers le blessé, l’écouta et, après quelques instants :

“Je crois bien que ce sont des injures...

– Contre qui ?

– Contre vous et le pouvoir soviétique. Il injurie tous les Rouges.”

Entre-temps, le regard du blessé s’était troublé, ses traits s’étaient faits plus saillants, plus austères, comme taillés dans le bois d’un vieux pin de Sibérie. Il gémit et perdit connaissance. Mais le chef qui n’avait pas oublié Zoltane, le Madyar de la traversée de l’Irtych, demanda machinalement à son auxiliaire :

“Pourquoi n’avez-vous pas pansé ses blessures ?

– C’est un prisonnier ! On n’a pas reçu d’ordre.

– Effectivement !...”

En règle générale, on se débarrassait des blessés. Les garder en vie aurait causé un tas de problèmes à l’Armée rouge. On n’avait déjà pas assez de moyens de transport, de guides², d’escortes, de rennes de trait, d’endroits où les enfermer, etc. Bref, on manquait de temps et d’hommes pour s’en occuper.

Le Commandant enveloppa lentement le campement du regard. Le jour touchait à sa fin. On n’avait que trop traîné ici. À ce rythme, dix hivers ne suffiraient pas pour mettre les Ostiaks sur la voie du pouvoir soviétique. Surtout avec ces terres dont on ne voyait pas le bout, avec ces terres dont on ne voyait pas la fin ! Et toujours ces pistes impraticables, toujours ces déplacements en attelage de rennes ; et pas de nourriture correcte, pas de toit convenable, pas le moindre répit. Ici, on en viendrait bientôt à maudire les Soviets et cette vie de chien !...

L'auxiliaire le tira par la manche :

“Qu'est-ce qu'on en fait ?”

Le chef garda un moment le silence puis, d'un geste, sans un mot, enjoignit de l'achever. Il se détourna, resta planté là un instant et, sans hâte, se mit à déambuler dans le campement, inspectant tout, à présent, en propriétaire, en maître. Mais des bribes de phrases lui parcouraient l'échine, lui permettant de saisir tout ce qui se passait près des traîneaux. Son bras droit, comme bien souvent, voulut faire du zèle : il appela un garde rouge, lui retira son fusil de l'épaule et, d'un geste dont il semblait avoir l'habitude, presque sans élan, abattit la crosse sur la tête du prisonnier. Sous le choc, celui-ci fut secoué d'une ultime convulsion et se figea sur la neige.

L'homme du Salym se précipita vers le chef et lui marmonna à l'oreille :

“Ce campement n'est pas rebelle...”

– Vraiment ?

– Il y avait là un gars du nom de Motou, un Samoyède du Noum-To^s. C'est lui qui a entraîné les Ostiaks pacifiques dans la guerre, mais il a pris la fuite.

– Les gens pacifiques ne tirent pas.

– Il a de l'expérience, ce salaud. Il sait faire la guerre, il a appris à creuser des tranchées...

– C'est toi, Judas, qui les a pris de revers ?

– C'est moi.

– Et ce fuyard, pourquoi tu l'as pas liquidé ?

– Je l'ai déjà dit : le camouflage, ça le connaît. Je l'ai confondu avec le Maître du campement, et voilà, je l'ai laissé filer.

– Rattrape-le.

– Je lui ai balancé une grenade. Peut-être que je l'ai blessé et qu'il va crever.

– Quoi d'autre ?

– On les a tout de même pris de revers. On n'aurait jamais pu les avoir de front. Et j'ai lancé la grenade...

– C'est bon, allez !”

Le Commandant prit sa gourde, en dévissa lentement le bouchon et versa un peu d'alcool dans le quart que lui tendait l'homme du Salym, manifestement

ravi. Le chef regarda fixement celui qui lui servait de guide et d'éclaireur, puis déclara, l'air sombre :

“Tu sais, Judas, si après la guerre les tiens ne t'achèvent pas, alors il se peut bien que ce soit moi qui te tire dessus... Parce que t'es un vendu !

– T'inquiète, Commandant, je me liquiderai tout seul ! promet le guide, presque joyeux.

– Tu parles d'un salaud !...”

Le chef n'ajouta rien, se contentant de secouer la tête. Depuis la guerre civile, il était sans pitié pour ceux qui trahissaient leur camp. Il savait que, tôt ou tard, ces gens-là recommenceraient. Il n'aimait pas les Blancs qui s'étaient retournés contre les Blancs. Il ne supportait pas les Rouges passés dans les rangs des Blancs. Il comprenait pourquoi des Russes avaient combattu d'autres Russes : on leur avait promis la terre, les usines, les fabriques ; bref, on leur avait fait miroiter une vie paradisiaque. Encore un peu, et ils seraient prêts à s'entre-égorger. C'était compréhensible, dans ce cas on avait des raisons de se battre. Mais qu'est-ce que le pouvoir avait promis à cet Ostiak en échange de sa trahison ? Un gobelet d'alcool tous les soirs ? Une gorgée de vodka pour chaque vie supprimée ? C'était stupide ! Absurde ! D'ailleurs, toute guerre était absurde, mais celle-là particulièrement. Peut-être l'homme du Salym avait-il raison, ce Judas qui servait de guide, d'éclaireur, d'interprète... Plus vite on en aurait fini, mieux on se porterait...

Judas... Il en avait un drôle de prénom ! Conforme à sa nature. Ça s'était fait tout bêtement. Les Ostiaks avaient été convertis. Le pope, au moment du baptême – peut-être qu'il était ivre –, avait donné le nom de Judas à presque tous les hommes de cette vallée. Le prénom s'était implanté ici, sans doute depuis le XVIII^e siècle. Chaque rivière se distinguait par un prénom particulier. Sur le Iougane, par exemple, il y avait beaucoup de Lissak, sur l'Agane des Érémeï et des Roman, sur le Tromagane des Ivan et des Konstantin...

Une fieffée crapule, pour sûr, que ce Judas du Salym, mais difficile de s'en passer ! Les autres interprètes et conducteurs de traîneau n'inspiraient vraiment pas confiance. Parfois, on entravait même les jambes de ceux qui

étaient les moins fiables, comme on le faisait pour les chevaux dans un pré, afin de les empêcher de galoper. On ne savait jamais ce qui pouvait arriver... Cependant, on était sûr qu'ils ne s'enfuiraient pas.

Dès le début, cette guerre n'avait pas été du goût du Commandant. Les Ostiaks, eux, pensaient qu'elle était juste. Ils se battaient pour leur terre, se soulevaient campement après campement, village après village. Allez donc savoir où étaient l'avant-garde, le front et l'arrière ! Allez deviner derrière quel monticule blanc partirait la balle qui vous atteindrait. Là où l'on devait passer, il n'y avait pas de route ; là où l'on n'avait pas besoin d'aller, se trouvait une piste. Et puis, se battre contre des femmes et des enfants, ce n'était pas une affaire de soldats. Peut-être que les gars de l'Oguépéou y étaient habitués, qu'on leur avait appris à le faire. Mais leur chef, Elizarov, restait à Beriozovo, il ne venait pas se fourrer dans les dédales de la taïga, les dédales de la toundra boisée ; il attendait que les Rouges écrasent le soulèvement, rapportent les armes et les munitions prises aux insurgés et conduisent les prisonniers à Ostiako-Vogoulsk² pour y être jugés par le plus équitable des tribunaux, celui des ouvriers et des paysans.

Dans ces immensités enneigées, on était son propre maître – on pouvait faire tout ce qui passait par la tête. À condition d'être vainqueur. Les ennemis étaient des rebelles, des insurgés, des bandits ; et, en temps de guerre, on ne discutait pas avec eux. Si des femmes et des enfants étaient pris les armes à la main, c'était autre chose. Mais si ce n'était pas le cas, que faire ? Les ordres étaient de ne pas les relâcher ; or, les garder prisonniers dans son traîneau, sur des centaines de verstes¹⁰, n'était pas très commode. En voilà un casse-tête, n'est-ce pas Commandant ? Qui avait besoin des neiges et des glaces ostiakiques ?! Si on n'avait pas touché ces gens-là, ils seraient restés encore cent ans au fond de leurs bois, ils n'auraient gêné personne. Eh bien, non, les Soviets avaient besoin de leurs terres !

Le Commandant réfléchissait à tout cela en déambulant à travers le campement. Il se rappela comment, avec le camarade Toukhatchevski¹¹, il avait écrasé le soulèvement paysan lors des troubles de Tambov¹² ; mais, là-bas, la situation était toute différente. La guerre civile lui revint en mémoire. Tout y était plus simple. Il suffisait de disposer des mitrailleuses, de déployer

l'artillerie, au besoin de camoufler un train blindé, et le Chef suprême de la Sibérie¹³ lui-même n'aurait plus rien d'effrayant. Sinon, on pouvait toujours batailler, cavalerie contre cavalerie, à travers les steppes de l'Irtych. La Rouge contre la Blanche. Voilà où étaient les grands espaces, voilà où l'âme russe s'en donnait à cœur joie ! À condition de se protéger le crâne. Il y avait forcément une échappatoire à gauche ou à droite. Et si on était un dégonflé, on pouvait encore s'esbigner. Tandis qu'ici ?! Quand la neige arrivait à la ceinture, impossible d'avancer, impossible de reculer. N'importe quel avorton vous tombait dessus et vous envoyait rejoindre votre arrière-grand-mère. Et ces avions qui vous grondaient au-dessus de la tête au plus mauvais moment ! Et quand on en avait besoin, pas moyen d'en trouver un ! Tantôt c'était le temps qui ne leur allait pas, tantôt c'était le vent qui soufflait du mauvais côté. De sacrés délicats, les hommes volants ! Ils en inventaient, des excuses : c'était le carburant qui manquait, les bombes ou plutôt les paquets de grenades qui étaient épuisés, ou bien ils racontaient que leur appareil avait été endommagé. En fait, ils se la coulaient douce, douillettement installés dans les isbas, ils s'y réchauffaient les miches, bâfraient à s'en faire éclater la bedaine, s'amusaient comme des fous avec les jeunettes. À croire que les camarades volants n'avaient pas été envoyés ici pour réprimer les Ostiaks révoltés, mais pour passer des vacances. Là-haut, dans le ciel, ils n'avaient pas à craindre les balles ostiakes. Bah, à chacun son lot : à l'homme volant les virevoltes, à la piétaille les piétinements ! Maintenant, il était dans l'infanterie, même si, par trois fois, il s'était illustré dans la cavalerie pendant la guerre civile.

Le chef n'était pas vraiment prêt pour ce genre de guerre. On les avait arrachés, en pleine nuit, à leur caserne d'Ékaterinbourg, entassés dans des wagons de marchandises affectés aux voyageurs, transférés dans des convois tirés par des chevaux, puis dans des traîneaux, et les voilà maintenant avec des attelages de rennes. En avant, pour aller écraser le soulèvement ostiak ! Bien entendu, personne n'avait pensé aux vêtements chauds, aux équipements spéciaux. On n'avait même pas de tenues de camouflage, ni de skis. Débrouille-toi, Commandant, exécute les ordres ! Écris une page glorieuse dans les annales de l'héroïque Armée rouge ! Seulement, la page, ici, l'Armée rouge en porterait

la tache indélébile jusqu'à la fin de ses jours ! Les gardes rouges étaient enragés comme des loups, à cause du froid, de la nourriture inhabituelle, des heures passées, cachés dans la neige. Enragés, aussi, par la peur, tout simplement, d'une mort terrible et glacée. Il n'y avait ni front ni arrière. On ne savait jamais de quel côté l'ennemi allait attaquer. Mais à la guerre, il était une règle que le chef avait bien assimilée : si tu veux t'en sortir, tiens tes troupes d'une main de fer. Si tu lâches le moindre lest, tu es perdu. La guerre est sans merci. Le soldat vit au jour le jour : vivant aujourd' hui, mort demain. C'est pourquoi il veut tout, tout de suite : à boire, à manger et des filles. Quand un village était pris, chacun des combattants devait avoir le droit de se servir lui-même. Aussi le chef laissait-il à présent les hommes de l'Armée rouge, au bonnet à pointe, fouiller le campement à la recherche d'un butin. Ils n' importunaient pourtant pas la Mère des Enfants. Car il existait une règle, certes non écrite : s'il n'y avait qu'une femme, interdiction d'y toucher à l'insu du Commandant !

Le matin, avant l'assaut, le chef s'était retrouvé dans une situation qui lui avait laissé un arrière-goût amer. Lorsque son traîneau s'était avancé sur le petit lac devant le campement, il avait été accueilli par les premières salves ostiakes et, sans en avoir reçu l'ordre, le détachement des Rouges avait plongé dans des congères pour se protéger. Le conducteur du traîneau, un certain Ivan Sopotchine, avait arrêté le renne de tête et, là encore, sans aucun ordre du Commandant, l'attelage s'était figé sur place. Le chef n'avait eu d'autre choix que de se recroqueviller et de se cacher derrière son guide, tandis qu'à droite et à gauche sifflaient les balles.

De là où était le chef, il pouvait prendre la mesure des événements et repérer les positions des combattants. Pas question, pour lui, de sauter dans une congère : il lui aurait été impossible de rien voir – allez donc commander avec ça ! De plus, il aurait dû régulièrement sortir la tête de son tas de neige, or qui a envie de servir de cible ? L'ennemi visait les bonnets gris des gardes rouges, mais ne tirait pas sur le conducteur du premier traîneau, qui n'avait pas d'arme. Il n'y avait pas de meilleur poste pour le Commandant.

Au début, des tirs sporadiques avaient frappé les Ostiaks. Des salves avaient suivi. Et, à nouveau, des tirs sporadiques. L'ennemi, lui, continuait de répliquer.

Le chef avait vu s'effondrer une femme en iagouchka¹⁴ blanche.

Elle faisait des allées et venues entre un tchoum et une station de traîneaux d'où partaient des coups de feu. Le Commandant ignorait où filaient les balles de ses hommes. Les soldats, figés de froid dans leurs congères, n'étaient-ils donc plus bons à rien ? Mais "faire faire demi-tour aux traîneaux est un vrai casse-tête", avait pensé le Commandant. C'est alors qu'il s'était remémoré le Judas du Salym...

Il était exclu de prendre l'ennemi de front, le Commandant l'avait compris après une demi-journée de fusillade. Entre le détachement des Rouges et le campement ostiak, la surface translucide du petit lac était criblée d'impacts. Il n'y avait qu'une manière d'approcher : une piste à rennes, étroite et mal tracée. Le détachement des Rouges, lui, était bloqué sur une petite hauteur mamelonnée, encombrée de congères, où se dressaient quelques malheureux pins. Impossible de contourner l'obstacle avec les rennes – on avait de la neige jusqu'à la taille. Impossible aussi de passer à pied. Il aurait fallu ces larges skis ostiaks¹⁵, bien utiles en cas de neige épaisse, mais personne n'y avait songé. Si les soldats s'élançaient un par un sur la fine couche de neige couvrant le lac, les Ostiaks les abattraient les uns après les autres. Le Commandant supputait qu'il y avait dans le campement trois ou quatre fusils – un jeu d'enfant pour attaquer en terrain découvert. Mais, dans ces maudites neiges, l'ennemi pouvait bousiller tout le détachement. Il fallait trouver une autre solution.

Le chef avait donc ordonné à l'homme du Salym de gagner à skis les arrières de l'ennemi et d'y attaquer les Ostiaks. Celui-ci avait été vite prêt et s'était mis en route. Tandis qu'il contournait le campement par les crêtes et les vallons boisés de pins, le détachement avait déclenché un tir nourri pour détourner l'attention des défenseurs des tchoum.

Pendant tout le combat, le chef était resté caché derrière son guide, poussant des cris ou lançant des mots orduriers à l'adresse des combattants. Et c'est seulement quand avaient retenti, depuis les arrières de l'ennemi, les coups de feu de l'homme du Salym qu'il s'était redressé, avait brandi son revolver et hurlé : "En avant, bande de canailles !"

Alors, les attelages, qui s'étaient avancés les uns derrière les autres sur la fine

couche de neige du petit lac, étaient partis au galop en direction du campement. Les Rouges mitraillaient par-dessus la tête des conducteurs. Une grenade avait éclaté. Puis une autre. Peu à peu la fusillade s'était calmée.

Quand les Rouges étaient arrivés près du tchoum, le Commandant avait sauté le premier du traîneau et s'était précipité à l'intérieur. Il n'aurait pas dû faire cela : une balle aurait pu le faucher et le détachement se serait retrouvé sans chef. Mais le sourire méprisant d' Ivan Sopotchine, le conducteur de son traîneau, entrevu dans un virage l'espace d'une seconde, l'avait poussé à agir de la sorte ; un sourire qui sous-entendait : "En voilà un foudre de guerre qui se camoufle dans le dos des autres !..." Ses hommes se moquaient peut-être de lui en cachette – il ne voyait pas leurs visages. C'est pourquoi il s'était engouffré dans la tente avec une soif redoublée de se venger de ceux qui l'avaient poussé à se dissimuler si honteusement. Cela ne lui était encore jamais arrivé, à lui un commandant qui n'avait peur de rien. Or voilà que le courage lui avait manqué. Et devant qui ? Des Ostiaks ! Dans le tchoum, il n'y avait qu'une femme et ses enfants...

Il avait fait, à présent, le tour du campement et, frigorifié, il cria d'une voix de stentor :

"Mingal !"

Celui-ci accourut ; c'était un gars tout en os, mal bâti, mais un sacré débrouillard :

"À vos ordres, camarade Commandant !

– On en est où ?"

L'heure de décider du sort du village insurgé avait sonné. Comme c'était l'usage, l'auxiliaire commença, en s'aidant d'un papier crasseux, à demander, à crier d'une voix piaillarde :

"Qu'est-ce qu'on fait du troupeau ?

– On le prend avec nous ! trancha le Commandant.

– Les traîneaux ?

– On les casse !

– Les provisions ?"

Le Commandant hésita un instant, puis lança :

“On les bouffe !”

Les yeux enfoncés de Mingal s'écarquillèrent : ça, c'était quelque chose de nouveau ! D'ordinaire, l'ordre était : “Réquisitionner” ou “Détruire”. Pour tout avaler, il aurait fallu rester ici des jours durant ! Qu'est-ce qui lui prenait, au Commandant ? Depuis l'attaque du campement, quelque chose ne tournait pas rond !

“Et les chiens ?”

Le Commandant eut un geste de la main signifiant que c'était aux troupes de décider.

“Le tchoum ?”

Le Commandant, sourcils froncés, demeura muet. La réponse habituelle, “Mettez-y le feu”, ne vint pas. Après une pause accompagnée du léger bruissement de son papier crasseux, l'aide reprit sa litanie :

“Le gamin ?”

Pas de réponse. L'ordre de l'arrêter ne tomba pas.

“Lafemme ?”

Silence.

“La marmaille ?”

Nouveau silence.

Le Commandant vit les yeux de souris de son aide, avec cette pellicule répugnante qui les recouvrait, sortir pour ainsi dire de leurs orbites sous le coup de l'étonnement. Une pensée lui traversa l'esprit : il en aurait des choses à rapporter à Élizarov de l'Oguépéou, à Beriozovo. Un vrai vendu, mais il traînait son boulet avec un certain zèle. Il n'était même pas chef d'un détachement, et il n'était pas près d'y arriver, c'était bien trop tôt. Il se donnait de la peine pour rien.

Cependant, Mingal bégayait d'un ton plaintif :

“Com-ment ça-a ?...”

– Ils crèveront sans nous !”

Le chef du détachement tourna les talons et se dirigea vers son traîneau où le

conducteur Ivan Sopotchine¹⁶ l'attendait, rênes en main, arborant le visage impénétrable d'un dieu païen.

Mingal émit un glapisement de chien. Il était très contrarié par les agissements de son supérieur. D'ordinaire, il lui fallait des otages, des témoins, des actes d'intimidation. Là, l'ordre était donné tout simplement d'abandonner le campement. Il était arrivé quelque chose au Commandant, mais quoi – il ne le comprenait pas.

Les soldats rouges et les conducteurs de traîneaux s'affairèrent, courant de-ci de-là, exécutant les ordres de l'auxiliaire. Peu à peu, les voix et le crissement de la neige s'apaisèrent. Il n'y avait plus rien à faire dans le campement dévasté. Le détachement l'abandonna pour porter plus loin la guerre contre les Ostiaks insoumis.

¹ Tente conique des éleveurs de rennes, constituée d'une armature de perches recouverte de fourrure en hiver et d'écorce de bouleau ou d'une toile de bâche en été.

² Le Salym est un affluent de la rive gauche de l'Ob. Il est d'usage d'attribuer aux différents groupes ostiaks le nom des rivières près desquelles ils vivent.

³ Vêtement de fourrure khanty.

⁴ Madyar, ou magyar, c'est-à-dire hongrois.

⁵ Chef suprême de la Sibérie durant la guerre civile, l'amiral Koltchak fut battu par les bolcheviks qui l'exécutèrent, dans la ville d'Irkoutsk, en février 1920.

⁶ Bonnet de drap à pointe (en russe boudionovka) que portaient, durant la guerre civile, les hommes de Boudionny, commandant de la fameuse "Cavalerie rouge".

⁷ Les Russes recrutaient des autochtones pour leur servir de guides, de convoyeurs et parfois d'interprètes.

⁸ Noum-To en samoyède (nénètse), Toroum-lor en ostiak (khanty) : nom d'un lac de la région du Kazym où les autochtones se soulevèrent contre l'instauration du nouvel "ordre rouge".

⁹ Ostiako-Vogoulsk a été la capitale du District national des Ostiaks-Vogouls jusqu'en 1940. Puis la ville fut rebaptisée Khanty-Mansiïsk, à l'heure actuelle la capitale du District autonome des Khantys-Mansis. La ville est située au confluent de l'Ob et de l'Irtych (NdA).

¹⁰ Ancienne mesure russe de distance, égale à 1,06 km.

¹¹ Ancien officier de la Garde impériale, membre du parti bolchevique dès 1918, il prit part à la guerre civile, dirigeant la 5^e Armée rouge. En 1921, il réprima, sur l'ordre de Lénine, la révolte des marins de Kronstadt. Chef d'état-major du Comité révolutionnaire de l'Armée rouge, puis commissaire du peuple adjoint à la Défense, il fut promu maréchal en 1935. Arrêté en 1937, il disparut pendant la "grande purge" stalinienne de l'armée.

[12](#) Voir note 19 dans cet ouvrage.

[13](#) L'auteur fait référence à l'amiral Koltchak.

[14](#) Manteau de femme en fourrure.

[15](#) Larges skis de chasseur avec le dessous en fourrure ; on utilise d'ordinaire la peau de cheval et de loutre, mais également la peau fine des pattes d'élan (NdA).

[16](#) On raconte que, presque un quart de siècle plus tard, Ivan Sopotchine serait devenu fou et aurait quitté sa maison pour le pays d' amont de la rivière Tromagane. Les gens auraient trouvé son traîneau abandonné. Comme rongé par un feu intérieur, il serait parti, sur la fine couche neigeuse du lac, droit vers le nord, vers le pôle du froid. Et, comme s'il avait voulu prendre son envol, ses pas seraient devenus de plus en plus grands. Lorsque leur longueur aurait atteint celle d' un aiguillon à rennes, les hommes, stupéfaits, se seraient levés, silencieux, ils seraient restés immobiles, puis, toujours sans un mot, seraient rentrés chez eux. De sorte que personne ne pourra jamais expliquer ni l'état mystérieux de Sopotchine ni sa mystérieuse disparition (NdA).

ÉPILOGUE

Tchoukhnovski réussit une belle prise. Entre les prisonniers et les personnes appréhendées, une centaine d'hommes furent menés devant les tribunaux de la capitale du district, Ostiako-Vogoulsk. Les onze chefs de la révolte furent condamnés à mort, peine que la justice soviétique, connue pour son humanité, commua en années de détention.

Soixante insurgés furent acquittés, comme l'indique le protocole de séance, les autres eurent diverses peines de prison. Ceux qui avaient été libérés furent jetés à la rue, sans toit, sans nourriture, sans moyen de transport. À la périphérie de la ville, au pied d'une colline, près des bords de l'Irtych, ils se firent des huttes pour attendre l'été. Le printemps était proche, mais la rivière était encore prisonnière des glaces, et la terre couverte de neige. Ils n'avaient aucune chance de rentrer chez eux, tant que les eaux ne seraient pas libres. Ils n'avaient rien à manger, n'avaient pas de vêtements chauds.

Des Russes qui vivaient là de longue date se rappellent qu'à l'époque, on ramassait, chaque matin, sur la route menant au faubourg d'OMK¹, sur la sente conduisant à l'Irtych et dans les rues éloignées du centre, un ou deux Ostiaks morts. L'un avait été tué par la faim et le froid, un autre par la maladie ou ses blessures, un autre encore avait été lynché sous le couvert de la nuit. Cela explique, sans doute, qu'une dizaine d'années après les événements, il était déjà difficile de trouver des acteurs vivants de l'insurrection de 1934.

Seul demeurait en liberté l'insaisissable Senia le Brave, ainsi que l'appelait le peuple. Il continuait à guerroyer contre les Rouges sur la Ligne de partage des eaux. Son nom s'auréolait de légendes. Sur toutes les rivières, les gens le considéraient comme un des leurs. Ceux du Kazym affirmaient qu'il appartenait au clan des Moldanov, ceux du Liamine et du Pim, au clan des Khorov, ceux du Tromagane, au clan de l'Ours, ceux de l'Agane, au clan du Castor. Bref, il était de leur peuple... Il était pourchassé par les autorités qui faisaient des incursions en amont des affluents de la rive droite du cours moyen de l'Ob, mais sans le déploiement de forces d'autrefois, sans les troupes d'Ékaterinbourg.

Le colonel tsariste ne fut pas pris, lui non plus. Il disparut sans laisser de traces.

Le procès à peine terminé, une note apparut à la dernière page du protocole, indiquant que les onze chefs de la révolte, dont la peine avait été commuée en détention, étaient décédés d'"insuffisance cardiaque". En réalité, ils furent tabassés à mort dans leurs cellules. Le pouvoir en donna, à sa façon, une explication vraisemblable : "Les Ostiaks ne supportent absolument pas la vie en captivité." Le procès avait pris fin, la justice "à la soviétique" triomphait.

Tel était le véritable prix de la liberté... Pour les Ostiaks.

¹ Sigle désignant un combinat, situé à 9 km d'Ostiako-Vogoulsk, qui fournissait aux habitants de cette bourgade légumes, produits laitiers et viande. Le nom existe jusqu'à nos jours, mais les datchas ont remplacé les champs de cette ferme collective.



216, boulevard Saint Germain, 75007 Paris

www.editionspaulsen.com

© Éditions Pakrous, Ékaterinbourg, 2002 pour l'édition originale

© Éditions Paulsen, Paris, 2010 pour l'édition française

mai 2014 pour la présente version

© Guennadi RAÏCHEV, « Ougoutskaïa nevesta », 1982 pour l'iconographie de
couverture

ISBN 978-2-91655-248-0

Ce livre numérique a été converti initialement au format ePUB par Isako

www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.